

Parus aux éditions Aden

- *Un peintre parmi les gueules noires*, Gilles Martin, entretien avec Roger Somville.
- *Retour sur «La question»*, Henri Alleg.
- *11 septembre 2001, la fin de la «fin de l'histoire»*, Jean Bricmont, Noam Chomsky, Naomi Klein, Anne Morelli.
- *Lumumba un crime d'État*, Colette Braeckman.
- *En travers de la gorge*, Titom.

Petite bibliothèque d'Aden

1. *Les Luttes de classes en Flandre*, Paul Lafargue.
2. *Tuer l'espoir*, Norman Finkelstein.
3. *Mourir pour Mac Do en Irak*, Collectif.
4. *Comprendre le pouvoir*, Noam Chomsky.
5. *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, Friedrich Engels.
6. *Bastions pirates*, Do or die.

Grande bibliothèque d'Aden

1. *Zola l'imposteur*, Julie Moens.
2. *Clausewitz et la guerre populaire*, T. Derbent.

Collection EPO

- *Breendonk, chronique d'un camp (1940-1944)*, Jos Vander Velpen.
- *L'Horreur impériale*, Michael Parenti.

Les Éditions Aden publient, régulièrement, un courrier d'informations alternatives gratuit envoyé par mail.

Pour s'inscrire: adendif@skynet.be

Bastions Pirates Une histoire libertaire de la piraterie

Si, alors qu'ils tentent un abordage, les pirates sont vaincus, les vainqueurs ont le droit de les pendre à la grande vergue, sans procès en bonne et due forme. Dans le cas où l'on préfère les déférer au juge du port le plus proche, si ce magistrat décline l'honneur de les juger ou encore retarde leur procès au point de mettre les vainqueurs en danger, ceux-ci sont autorisés à se faire justice eux-mêmes.

Extrait des *Lois et des Règlements actuellement en vigueur contre les pirates*, 1720.

Extrait de *Do or Die* n°8
traduction FTP anti-© 2001

LES EDITIONS ADEN
édition **Gilles Martin**
graphisme **Atelier**
des grands pêcheurs
(atelierdgp@wanadoo.fr)

Dépôt Légal Janvier 2005
10374/D2005/15

Les Editions Aden
44, rue A. Bréart
B-1060 Bruxelles
Belgique
Tél 00 32 2 5344661
Fax 00 32 2 5344662
adendif@skynet.be
www.aden.be

Do or Die

BASTIONS PIRATES

**Une histoire
libertaire de
la piraterie**

editions★aden

DURANT L'« AGE D'OR » DE LA PIRATERIE, entre le xvii^e et le xviii^e siècle, des équipages composés des premiers rebelles prolétariens, des exclus de la civilisation, pillent les voies maritimes entre l'Europe et l'Amérique. Ils opèrent depuis des enclaves terrestres, des ports libres, des « utopies pirates », situées sur des îles ou le long des côtes, hors de portée de toute civilisation. Depuis ces mini-anarchies – des « Zones d'Autonomie Temporaire » –, ils lancent des raids si fructueux qu'ils déclenchent une crise impériale en s'attaquant aux échanges britanniques avec les colonies et en écrasant le système d'exploitation globale d'esclavage et de colonialisme qui se développe.¹

Nous pouvons aisément imaginer l'attrait que représente cette vie d'écumeur des mers n'ayant de comptes à rendre à personne. La société euro-américaine des xvii^e et xviii^e siècles est celle du capitalisme en plein essor, de la guerre, de l'esclavage, de la révolution agricole ; la famine et la misère côtoient une richesse inimaginable. L'Église domine tous les aspects de l'existence et les femmes n'ont d'autre choix que l'esclavage marital. Vous pouvez être enrôlé de force dans la marine et y endurer des conditions bien pires que celles à bord d'un bateau pirate : « Les conditions pour les marins ordinaires étaient

à la fois dures et dangereuses – et la paye était faible. Les punitions distribuées par les officiers incluaient les fers, la flagellation, le passage sous la quille – la victime étant tirée au moyen d’une corde d’un côté à l’autre du bateau. Le passage sous la coque était un châtimeut qui s’avérait souvent fatal. »² Comme l’a très bien fait remarquer le Dr Johnson : «Aucun homme ne sera marin s’il a la possibilité d’aller en prison de lui-même ; car être marin c’est être en prison avec la chance d’être noyé... Un homme en prison a plus d’espace, une meilleure nourriture, et communément, une meilleure compagnie. »³

En opposition à cette réalité, les pirates créent un monde qui leur est propre, où ils ont «le choix en eux-mêmes» –un monde de solidarité et de fraternité, où ils partagent les risques et les gains de la vie en mer, prennent collectivement les décisions et vivent pour eux-mêmes dans le présent, refusant de servir d’outils aux commerçants pour que ceux-ci puissent accumuler des richesses. D’ailleurs, Lord Vaughan, gouverneur de la Jamaïque, écrit : «Ces Indes sont si vastes et riches, et ce genre de rapine si doux, que c’est l’une des choses les plus dures au monde que d’en sortir ceux qui en ont fait usage pendant si longtemps. »⁴

L’émergence de la piraterie

L’ère de la piraterie euro-américaine débute avec la découverte du Nouveau Monde et de l’énorme empire conquis par les Espagnols aux Amériques. De nouvelles technologies permettent des voyages en mer plus réguliers et plus précis. Les nouveaux empires émergeant sont davantage basés sur le contrôle des mers que sur celui des terres. Si les Espagnols ont constitué la superpuissance maritime du XVI^e siècle, ils ne restent pas longtemps sans concurrence : les Français, les Hollandais et les Anglais se battent tous pour les devancer dans la course à l’empire. Dans cette quête, ils n’hésitent pas à recourir à la piraterie pour attaquer leur rival tant haï et ainsi remplir leurs coffres avec les richesses qu’ils ont dérobées aux Amérindiens. En temps de guerre, ces raids sont légitimés comme actes corsaires, mais le reste du temps il s’agit simplement de piraterie d’Etat (ou du moins d’une piraterie tolérée, voire même encouragée). Au cours du XVI^e siècle, les empires embryonnaires se stabilisent et finissent par devancer l’Espagne. Grâce aux nouvelles technologies, la navigation n’est plus uniquement utilisée pour les produits de luxe. Elle devient la base d’un

réseau commercial international, essentiel dans l'origine et le développement du capitalisme. L'expansion massive du commerce maritime durant cette période crée aussi nécessairement une vaste population de marins – une nouvelle classe de salariés qui n'existait pas auparavant. Pour beaucoup d'entre eux, la piraterie paraît être une bonne alternative aux dures réalités des navires de commerce ou de guerre.

Mais, en même temps que les nouveaux empires s'affirment – et plus particulièrement l'Empire britannique –, les attitudes envers la piraterie changent : « Le boucanier festoyeur ne convient pas aux marchands à la tête froide, ni aux bureaucrates impériaux, dont le vieux monde de bilans et de rapports entre en conflit violent avec celui des pirates. » Pour la classe dirigeante, un commerce stable, ordonné et régulier sert bien mieux les intérêts d'un pouvoir impérial mature que la piraterie. C'est ce qui amène la piraterie à évoluer entre la fin du xvii^e et le début du xviii^e siècles. Les pirates ne sont plus des gentlemen-aventuriers subventionnés par l'État, comme Sir François Drake, mais bien des esclaves en fuite, des mutins, un mélange pluri-ethnique de prolétaires rebelles. Alors qu'il existait jadis un flou entre activité commerciale légitime et piraterie, les pirates réalisent qu'il leur reste très peu d'amis et qu'ils sont de plus en plus considérés comme des « brutes et des prédateurs ». La majeure partie de la société rejetant les pirates, ceux-ci vont rejeter cette société de façon de plus en plus antagoniste. A partir de ce moment, les vrais pirates seront ceux qui

rejetent explicitement l'Etat et ses lois et se déclarent ouvertement en guerre contre eux.

Les pirates sont repoussés toujours plus loin des centres de pouvoir. Même les colonies américaines, à l'origine hors du contrôle de l'Etat et relativement autonomes, sont contraintes de suivre le courant dominant du commerce impérial et du gouvernement. Cette situation entraîne alors une spirale mortelle de violence sans cesse croissante au cours de laquelle les attaques de l'Etat entraînent la vengeance des pirates, ce qui mène à un état de terreur plus grand encore.⁵

« Un tas de fumier sur lequel l'Angleterre jette ses ordures »

Durant la seconde moitié du xvii^e siècle, les îles Caraïbes constituent un melting-pot d'immigrants rebelles et paupérisés venant du monde entier. Il y a là des milliers de déportés Irlandais, des mendiants de Liverpool, des prisonniers royalistes écossais, des pirates capturés dans les eaux anglaises, des bandits écossais, des Huguenots français exilés, des dissidents religieux hors-la-loi, et des prisonniers capturés lors de divers soulèvements et complots contre le roi d'Angleterre.

Les mouvements révolutionnaires proto-anarchistes de la Guerre Civile des années 1640 ont été éradiqués et vaincus à l'aube de la grande époque de la piraterie, vers la fin du xvii^e siècle. Mais il y a de fortes chances pour que des *Diggers*, des *Ranters*, des *Mugletoniens*, des *Hommes de la Cinquième Monarchie*^{6bis}, etc. aient fui vers les Amériques et les Caraïbes pour inspirer ou rejoindre ces équipages insurgés que sont les pirates. Ce n'est pas un hasard si un groupe de pirates s'établit à Madagascar dans un endroit qu'ils nomment « Ranter Bay ». ⁶ Après la défaite des *Levellers* en 1649^{6bis}, John Lilburne propose

d'emmener ses fidèles vers les Antilles si le gouvernement accepte de payer la note. Il semble aussi que les *Ranters* et les *Diggers* aient existés plus longtemps aux Amériques qu'en Grande-Bretagne – au moins jusqu'en 1690 où l'on note la présence de *Ranters* à Long Island.

Il n'est pas étonnant que les territoires du Nouveau Monde soient utilisés par les Britanniques comme colonies pénitentiaires pour leurs pauvres mécontents et rebelles. En 1655, la Barbade est décrite comme « un tas de fumier sur lequel l'Angleterre jette ses ordures ». Parmi ces indésirables, on trouve de nombreux radicaux – ceux qui ont allumé la mèche de la révolution de 1640. « Perrot, le *Ranter* barbu qui refusait de se décoiffer devant le Tout Puissant, finit à la Barbade », comme beaucoup d'autres tel l'intellectuel *Ranter* Joseph Salmon. Que les Caraïbes soient devenues un havre de radicaux ne passe pas inaperçu : en 1665, Samuel Highland suggère au Parlement de ne pas condamner le *Quaker* hérétique James Nayler à la déportation, de peur qu'il ne contamine les autres colons. Il est clair qu'à cette époque, les nouvelles colonies britanniques sont considérées comme un havre de relative liberté religieuse et politique, bien au-delà de la mainmise de la loi et de l'autorité.⁷

Avant que les marchands européens ne découvrent le commerce d'esclaves africains et les possibilités commerciales du transport d'Africains vers les Caraïbes, des milliers d'Européens pauvres et issus de la classe ouvrière sont envoyés vers les nouvelles colonies comme domestiques sous contrat – en fait une autre forme de

commerce d'esclaves. La seule différence entre le commerce de ces domestiques et celui d'esclaves africains est qu'en théorie l'esclavage de ces immigrés n'est pas considéré comme éternel et héréditaire. Cependant, beaucoup d'entre eux sont escroqués, et leurs contrats prolongés indéfiniment de sorte qu'ils n'obtiendront jamais leur liberté. Les esclaves, qui sont des investissements à vie, sont souvent mieux traités que ces domestiques.⁸

Cependant, les maîtres ont beaucoup de difficultés à tenir leurs domestiques qui tendent à adopter le mode de vie indigène et à chercher la liberté dans les myriades d'îles des Antilles, ou vers des parcelles isolées de côtes ou de jungle. Là, ils forment souvent de petites bandes, des tribus autogérées de marginaux et de fuyards, imitant en de nombreuses manières les indigènes qui les ont précédés. Ces hommes – marins et soldats, esclaves et domestiques – forment la base de la piraterie des Caraïbes qui émerge au XVII^e siècle, conservant même en mer leur structure tribale égalitaire. Comme leur nombre grandit – de plus en plus d'hommes se ralliant au drapeau rouge –, leurs attaques contre les Espagnols deviennent plus audacieuses. Après leurs raids, ils se rendent dans des villes comme Port Royal en Jamaïque pour y dépenser leur argent dans des fêtes où ils courent la gueuse, jouent et boivent avant de retourner à leur vie de chasseurs-cueilleurs dans les îles.⁹

Considérons aussi les plus de quatre-vingt mille esclaves noirs travaillant dans les plantations qui sont

la proie de fréquentes et sanglantes révoltes, ainsi que les quelques derniers indigènes qui habitent encore les îles. En 1649, une révolte d'esclaves à la Barbade coïncide avec le soulèvement de domestiques blancs. En 1665, suivant le même schéma, les Irlandais se joignent aux noirs dans la révolte. Il y a des rebellions similaires aux Bermudes, à St Christophe et Montserrat, alors qu'en Jamaïque, les déportés *Monmouthites* se rebellent et s'unissent aux Indiens « marrons » en révolte. Ce mélémélo de dépossédés est décrit en 1665 comme « du gibier de potence, des individus séditieux, pourris avant l'heure, et au mieux paresseux et seulement bons pour les mines ». Ce à quoi une dame colon d'Antigua ajoute « ce sont tous des sodomites ». C'est dans ce bouillonnement multiracial de troubles sociaux et de tensions que nos *Ranters*, *Diggers* et *Levellers*, déportés ou volontairement exilés, arrivent et à partir duquel la grande époque de la piraterie euro-américaine prend forme avec l'émergence des boucaniers dans les Caraïbes vers le milieu du XVII^e siècle.¹⁰

Arrgh, Jim Lad!

L'écrasante majorité des pirates est formée de matelots de la marine marchande qui choisissent de rejoindre la piraterie lorsque leurs bateaux sont capturés, tandis qu'un petit nombre d'entre eux sont des mutins qui ont collectivement pris le contrôle de leur navire. « D'après le *Jolly Roger* de Patrick Pringle, le recrutement des pirates se faisait surtout chez les chômeurs, les esclaves en fuite, et les criminels déportés. La haute mer contribuait à une stabilisation instantanée des inégalités sociales. »

De nombreux pirates disposent d'un sens affiné de la conscience de classe. C'est ainsi, par exemple, qu'un pirate nommé Capitaine Bellamy tient ce discours au capitaine d'un navire marchand qu'il vient juste de capturer et qui décline son invitation à rejoindre l'équipage pirate :

« Palsembleu ! Je suis navré qu'ils ne vous laissent récupérer votre sloop, car je ne m'abaisserais pas à faire du tort à quiconque, lorsque cela n'est pas à mon avantage ; maudit soit le sloop, nous devons le couler, d'autant qu'il pourrait vous être utile. Vous aussi, soyez maudit, vous n'êtes qu'un sournois godelureau, de même que tous ceux qui s'abaissent à être gouvernés par les lois que les riches ont créées pour leur propre sécurité,

car ces couards n'ont aucun courage sinon celui de défendre ce qu'ils ont obtenu par leur filouterie ; mais soyez maudit aussi : que soit maudite cette bande de vauriens rusés, et vous aussi, qui les servez, n'êtes qu'un ramassis de stupides poules mouillées. Ils nous calomnient, les fripouilles, alors qu'en fait ils ne diffèrent de nous que parce qu'ils volent le pauvre sous couvert de la loi, en vérité, et que nous pillons le riche sous la protection de notre seul courage ; ne feriez-vous pas mieux de devenir l'un des nôtres, plutôt que de lécher le cul de ces vilains pour avoir un travail ? »

Au capitaine qui répond que sa conscience ne lui permet pas de violer les lois de Dieu et des hommes, le pirate Bellamy poursuit :

« Vous êtes la conscience du mal, vaurien, soyez maudit, moi je suis un prince libre, et j'ai autant d'autorité pour faire la guerre au monde entier que celui qui a une flotte de cent navires sur mer, et une armée de 100 000 hommes sur terre ; voici ce que me dit ma conscience mais que l'on ne peut discuter avec des morveux pleurnichards qui permettent à des supérieurs de leur botter le train à volonté d'un bout à l'autre du pont. » ¹¹

La piraterie est une stratégie dans un cycle précoce de la lutte des classes dans l'Atlantique. Les marins recourent aussi à la mutinerie et à la désertion, et à d'autres tactiques, pour survivre et résister à leur sort. Les pirates composent probablement la section la plus internationale et la plus militante de ce proto-prolétariat constitué des marins du XVII^e et du XVIII^e siècle. Il y a,

par exemple, de sérieux fauteurs de troubles comme Edward Buckmaster, un marin qui rejoint l'équipage de Kidd en 1696, arrêté et emprisonné à plusieurs reprises pour agitation et sédition, ou Robert Culliford, qui mène plusieurs mutineries, capturant le navire sur lequel il sert, le transformant en bateau pirate.¹²

Vu les demandes de la Navy, il y a une grande pénurie de main-d'œuvre qualifiée en temps de guerre. Les marins peuvent donc espérer des salaires relativement élevés. La fin des guerres, et plus particulièrement la Guerre de la reine Anne qui s'achève en 1713, met un grand nombre de marins au chômage et provoque une forte baisse des salaires. Quarante mille hommes se retrouvent sans travail à la fin de la guerre, écumant les rues des ports comme Bristol, Portsmouth et New York. En temps de guerre, les corsaires bénéficient de l'opportunité d'une relative liberté et d'une chance de s'enrichir. La fin de la guerre signifie aussi la fin des courses et les ex-corsaires au chômage ne font que s'ajouter à l'énorme surplus de main-d'œuvre. La Guerre de la reine Anne a duré onze ans et, en 1713, beaucoup n'ont pratiquement rien connu d'autre que la guerre et le pillage des bateaux. On a pu fréquemment observer qu'à la fin des guerres, les corsaires deviennent pirates. La combinaison de milliers d'hommes entraînés et expérimentés dans la capture et le pillage des navires se retrouvant subitement sans travail et devant accomplir des tâches de plus en plus dures et de moins en moins payées est explosive. Pour beaucoup, la piraterie devient une des seules alternatives à la famine.¹³

Liberté, Égalité, Fraternité

Ayant échappé à la discipline tyrannique à bord des navires marchands, la chose la plus frappante dans les équipages pirates est leur nature anti-autoritaire. Chaque équipage fonctionne sous les termes d'un code écrit, adopté par l'intégralité de l'équipage et signé par chacun de ses membres. Le code de l'équipage de Bartholomew Roberts commence ainsi :

« Tout homme a une voix dans les affaires en cours ; a un titre égal aux provisions fraîches, ou aux liqueurs fortes, saisies à tout moment, et peut les utiliser suivant son bon plaisir, à moins qu'une disette ne rende nécessaire pour le bien de tous, le vote d'un retranchement. »¹⁴

Les équipages de pirates euro-américains forment réellement une communauté, basée sur des coutumes partagées sur tous les navires. Les concepts de Liberté, d'Égalité et de Fraternité se sont développés en mer près de cent ans avant la Révolution française. Les autorités sont souvent choquées par les tendances libertaires des équipages pirates ; le gouverneur hollandais de l'île Maurice fait la rencontre d'un équipage qu'il décrit ainsi : « Tous les hommes ont parlé autant que le capitaine et chacun d'en-

tre eux porte sa propre arme sur lui.» Ceci est extrêmement menaçant pour l'ordre de la société européenne, où les armes à feu sont réservées aux classes supérieures, et apporte un sérieux contraste avec les navires marchands où tout ce qui peut servir d'arme est rangé et scellé, et avec la marine de guerre où le but principal des fusiliers marins embarqués est de maintenir les matelots à leur place.¹⁵

Les vaisseaux pirates fonctionnent sur le principe « pas de prise, pas de paie ». Lorsqu'un vaisseau est capturé, le butin est réparti selon un système de partage. Ce genre de système de partage était répandu dans la navigation médiévale, mais s'était progressivement éteint lorsque la navigation était devenue une entreprise commerciale et les marins des salariés. Il existait chez les corsaires et les chasseurs de baleines, mais les pirates le développent sous sa forme la plus égalitaire – il n'y a pas de parts pour les propriétaires, ni les investisseurs, ni les marchands, il n'y a pas une hiérarchie élaborée de différenciation des salaires – chacun reçoit une part équitable du butin et le capitaine généralement une ou une part et demi. La découverte en 1984 du *Whydah*, le vaisseau pirate naufragé de Sam Bellamy, est une bonne preuve de cela : parmi les objets retrouvés, il y a des bijoux rares en or provenant d'Afrique Occidentale qui « avaient été découpés et dont les entailles au couteau très visibles laissaient suggérer qu'on avait tenté de les diviser équitablement ».¹⁶

La dure vie en mer transforme l'aide mutuelle en simple tactique de survie. La solidarité naturelle des loups

de mer s'est perpétuée dans l'organisation pirate. Les codes des pirates incluent généralement une forme d'aide mutuelle selon laquelle les marins blessés, incapables de participer au combat, reçoivent leur part comme pension. Les pirates prennent très au sérieux ce genre de solidarité : un équipage pirate dédommage ses blessés pour leur montrer qu'ils n'ont rien perdu. D'après le code de l'équipage de Batholomew Roberts : « Si... un homme devait perdre une jambe, ou devenir infirme durant son service, il recevrait huit cents dollars, provenant des fonds publics, et pour les blessés légers, une aide proportionnelle ». Et selon celui de l'équipage de George Lowther : « Celui qui aura le malheur de perdre une jambe, dans le temps de son engagement, recevra la somme de cent cinquante Livres Sterling, et restera avec la compagnie aussi longtemps qu'il lui conviendra. »¹⁷

Les capitaines pirates sont élus et peuvent être destitués à tout moment pour abus d'autorité. Le capitaine ne jouit pas de privilèges spéciaux : lui « ou tout autre officier n'a pas droit à plus (de nourriture) que les autres hommes, et même, le capitaine ne peut garder sa cabine pour lui seul ». Les capitaines sont destitués pour lâcheté, cruauté et, ce qui est révélateur, pour avoir refusé « de capturer et de piller des vaisseaux anglais » – les pirates ont tourné le dos à l'Etat anglais et à ses lois, et aucun sentiment de patriotisme ne pourrait être toléré. Le capitaine a juste le droit de commander durant la bataille, sinon toutes les décisions sont prises par l'équipage tout entier. Cette démocratie radicale n'est pas

forcément très efficace : souvent les bateaux pirates errent sans but jusqu'à ce que l'équipage se décide.¹⁸

A l'origine, les boucaniers s'attribuent le nom de « frères de la côte » – un terme approprié puisque les pirates s'échangent les navires, se retrouvent à des points de rendez-vous, se regroupent entre équipages pour des attaques combinées et se retrouvent entre vieux potes. Bien qu'il semble surprenant que les pirates gardent le contact et se rencontrent par-delà l'étendue des mers, ils se retrouvent périodiquement dans les divers « ports libres » où ils sont accueillis par les trafiquants du marché noir qui achètent leurs marchandises. Les équipages pirates se reconnaissent entre eux, ne s'attaquent pas les uns les autres, et travaillent souvent ensemble pour renflouer leur flotte. Par exemple, en 1695, les équipages des capitaines Avery, Faro, Want, Maze, Tew et Wake s'unissent pour effectuer un raid sur la flotte du pèlerinage annuel vers La Mecque avec leurs six navires comptant au moins cinq cents hommes. Ils se retrouvent aussi pour festoyer ; comme lors de « saturnales » en 1718 où les équipages de Barbe Noire et Charles Vane se rejoignent dans l'île d'Ocracoke en Caroline du Nord. Il est même prouvé qu'il y a un langage pirate unique, ce qui signifie que les pirates cherchent à développer leur propre culture, bien distincte. Phillip Ashton, qui a passé seize mois chez les pirates entre 1722 et 1723, rapporte que l'un de ses ravisseurs « selon la coutume des pirates, et dans leur propre dialecte, me demanda, si je voulais signer leur Code ». Il existe aussi une anecdote

amusante sur un captif des pirates qui « sauva sa vie (à force de) jurer et de blasphémer » – suggérant ainsi que l'une des particularités de ce langage pirate est la libre utilisation de jurons et de blasphèmes. Malgré les séparations et les regroupements – les hommes allant de bateaux en bateaux – il existe une grande continuité parmi les divers équipages pirates, qui partagent les mêmes cultures et les mêmes coutumes et qui, au fil du temps, ont développé une « conscience pirate » spécifique. La perspective que cette communauté pirate puisse prendre une forme permanente constitue une menace pour les autorités qui craignent le développement d'un « Commonwealth » dans ces régions inhabitées, qu'« aucun pouvoir dans cette partie du monde ne pourrait leur contester ».¹⁹

Vengeance

Un aspect particulièrement important de ce que nous pourrions appeler la « conscience pirate » est la vengeance envers les capitaines et les maîtres qui les ont exploités auparavant. Comme le dit le pirate Howell Davis : « leurs raisons pour devenir pirate étaient qu'ils voulaient se venger des abjects marchands et des cruels commandants de vaisseaux ». Lorsqu'ils capturent un marchand, les pirates lui administrent généralement la *Distribution de Justice*, « en s'informant sur la manière dont le commandant se comporte avec ses hommes, et ceux contre qui plainte a été déposée » sont « fouettés et passés à la saumure ». Il est intéressant de noter que la torture favorite infligée aux capitaines capturés est appelée la *Corvée* – en souvenir d'autres corvées – lors de laquelle le coupable doit courir autour du mat d'artimon entre les pirates placés autour de lui qui l'encouragent à accélérer en lui piquant le dos à l'aide de « pointes de sabres, de couteaux, de compas, de fourches, etc. » Il semble que les pirates sont déterminés à donner au maître le goût de sa propre médecine – créant un cer-

cle réellement vicieux, une espèce de manège de discipline rappelant la vie laborieuse du marin. Le plus militant de ces redresseurs de torts des mers est sans doute Philip Lyne qui, arrêté en 1726, avoue qu'il « a tué trente-sept Maîtres de Vaisseaux ». ²⁰

L'historien radical Marcus Rediker a découvert d'intéressants indices sur l'intérêt des pirates pour le châtement dans les noms donnés à leurs bateaux : le groupe de noms le plus répandu contient le mot *revenge* (vengeance-ndt), comme par exemple le *Queen Anne's Revenge* de Barbe Noire, ou le *New York Revenge's Revenge* de John Cole. Thomas Checkley, capitaine de la marine marchande, a raison en décrivant les pirates qui ont capturé son navire comme se prétendant des « hommes de la bande de Robin des Bois ». Il existe une autre preuve à propos de cela dans le nom d'un autre bateau : le *Little John* (NdE : *Petit Jean* en français) qui appartient au pirate John Ward. Pour Peter Lamborn Wilson : « (ceci) nous donne une indication précieuse sur ses idées et sur l'image qu'il avait de lui-même : il se considérait à l'évidence comme une sorte de Robin des Mers. Certains indices nous suggèrent d'ailleurs qu'il donnait aux pauvres et qu'il était nettement déterminé à prendre aux riches. » ²¹

La réponse de l'Etat à ces joyeux marins des sept mers est brutale : le crime de piraterie est puni de mort. Les premières années du XVIII^e siècle voient les « officiers royaux et les pirates dans un système de terreur réciproque », la haine des pirates pour la norme sociale s'accroissant alors que les autorités sont plus que jamais

déterminées à les traquer. Des rumeurs veulent que les pirates qui ont tiré profit du pardon royal de 1698 se voient refuser les avantages du pardon lors de leur reddition, ce qui ne fait qu'augmenter la méfiance et l'antagonisme ; les pirates sont résolus « à ne plus attendre d'offres de pardon, mais en cas d'attaque, à se défendre contre les compatriotes sans foi qui tomberaient entre leurs mains ». En 1722, le capitaine Luke Knott se voit accorder 230 £ pour la perte de son emploi après avoir livré huit pirates : « il fut obligé de quitter le service marchand, les pirates menaçant de le torturer à mort si jamais il tombait entre leur mains. » Il ne s'agit aucunement d'une menace en l'air : en 1720, les pirates de l'équipage de Bartholomew Roberts « brûlèrent et détruisirent, soudainement et de jour... des vaisseaux sur la Route de Basseterre (St. Kitts) et eurent l'audace d'insulter H. M. Fort, » pour se venger de l'exécution de « leurs camarades à Nevis ». Roberts envoie ensuite un courrier au gouverneur, lui indiquant qu'« ils viendraient et brûleraient la ville (Sandy Point) pour y avoir pendu les pirates ». Roberts fait même fabriquer son propre drapeau pirate, se montrant debout sur deux crânes avec les inscriptions ABH et AMH – « A Barbadian's Head » et « A Martican's Head » (Une Tête de la Barbade et Une Tête de la Martinique – ndt). Au cours de la même année, il donne corps à sa vendetta contre ces deux îles en pendant le gouverneur de la Martinique en bout de vergue. Comme des primes sont offertes pour la capture des pirates, ceux-ci y répondent en

offrant des récompenses pour la capture de certains personnages officiels. Et lorsque les pirates sont capturés ou exécutés, d'autres équipages pirates vengent leurs frères, attaquant la ville qui les a condamnés, ou les bateaux qui se trouvent dans son port. Cette forme de solidarité montre qu'une véritable communauté pirate s'est développée, et que ceux qui naviguent sous « la bannière du Roi de la Mort » ne se considèrent plus comme Anglais, Hollandais ou Français, mais comme pirates.²²

Piraterie et esclavage

L'Age d'Or de la piraterie correspond également aux beaux jours du commerce d'esclaves dans l'Atlantique. La relation entre la piraterie et le commerce d'esclaves est complexe et ambiguë. Certains pirates participent à ce commerce et ont la même attitude que leurs compatriotes envers les Africains dont ils se servent comme monnaie d'échange.

Cependant, tous les pirates n'y participent pas. En fait, un grand nombre de pirates sont d'anciens esclaves : il y a bien plus de noirs sur les bateaux pirates que sur les navires de guerre ou de commerce et, selon les témoins, il est rare qu'ils soient utilisés comme « esclaves ». La plupart de ces pirates noirs sont des esclaves en fuite : soit ils ont fui pendant leur voyage depuis l'Afrique, soit ils ont déserté les plantations ou les navires à bord desquels ils travaillaient. Certains peuvent être des hommes libres, comme ces « Nègres libres », des marins de Deptford qui, en 1721, ont engagé « une mutinerie parce que nous avons trop d'officiers, et que le travail était trop dur, et ainsi de suite ». En général,

la marine offre aux noirs plus d'autonomie que la vie dans les plantations. Mais, bien que cela soit très risqué, c'est la piraterie qui offre le plus de chances d'être libre à un Africain dans l'Atlantique du XVIII^e siècle. Par exemple, un quart des deux cents hommes d'équipage du *Whydah*, le vaisseau du capitaine Bellamy, sont noirs, et des témoignages sur le naufrage de ce navire pirate en 1717 à Wellfleet, Massachusetts, rapportent que la plupart des corps rejetés sur le rivage sont ceux de noirs. L'historien de la piraterie, Kenneth Kinkor, prétend que même si le *Whydah* est à l'origine un navire négrier, les noirs qui se trouvent à bord lors du naufrage sont bien des membres de l'équipage et non des esclaves. Une des raisons de cet « abolitionnisme » est que les pirates, comme d'autres marins, « en venaient à trouver méprisable la notion de vie à terre ». Et un homme noir qui sait manier les cordages et les nœuds est plus à même de gagner le respect qu'un homme vivant à terre et n'y connaissant rien. D'après Kinkor, « les pirates jugeaient les Africains sur leur langage et leurs aptitudes maritimes – en d'autres termes, sur leurs connaissances et non sur leur race ».²³

Les pirates noirs mènent souvent l'abordage afin de pouvoir obtenir la prise du navire. Le vaisseau pirate le *Morning Star* « a un cuisinier noir doublement armé » lors des abordages et plus de la moitié des hommes d'abordage d'Edward Condent sur le *Dragon Volant* sont noirs. Certains pirates noirs deviennent seconds ou capitaines. Par exemple, en 1699, lorsque le Capitaine Kidd jette l'ancre à New York, deux sloop l'attendent,

dont l'un est « celui d'un petit homme noir... qui fut auparavant le second du Capitaine Kidd ». ²⁴

Au xvii^e siècle, les noirs qui se trouvent sur les bateaux pirates ne sont pas jugés comme les autres pirates parce qu'on croit qu'ils sont des esclaves. Mais au xviii^e siècle, ils sont exécutés aux côtés de leurs « frères » blancs. Le sort le plus enviable que peut espérer un pirate noir lorsqu'il est capturé est d'être vendu comme esclave, qu'il soit affranchi ou non. Lorsque Barbe Noire est capturé par la Royal Navy en 1718, cinq de ses dix-huit hommes d'équipages sont noirs, et, selon le Conseil du Gouverneur de Virginie, les cinq noirs sont « autant impliqués que le reste de l'équipage dans les mêmes actes de piraterie ». Un « coquin déterminé, un nègre », nommé César, est pris alors qu'il va faire sauter le navire plutôt que d'être capturé et vendu comme esclave. ²⁵

En 1715, le Conseil de la colonie de Virginie s'inquiète des relations entre le « ravage des pirates » et « une insurrection de nègres ». Il a bien raison de s'inquiéter. En 1716, les esclaves d'Antigua se montrent « très impudents et insultants » et on signale que bon nombre « rejoignent ces pirates qui ne semblent pas faire grand cas des différences raciales ». Ces relations sont transatlantiques : elles s'étendent depuis le cœur de l'Empire, à Londres, jusqu'aux colonies d'esclaves des Amériques ou à la « Côte des Esclaves » en Afrique. Vers 1720, un groupe de pirates s'établit en Afrique Occidentale, rejoignant et se mélangeant aux Kru, un peuple d'Afrique Occidentale vivant dans ce qui est actuellement la Sierra

Leone et le Liberia, renommé pour sa technique de pêche dans de longues pirogues et pour avoir mené les révoltes d'esclaves. Ces pirates font probablement partie de l'équipage en fuite de Bartholomew Roberts. Cette alliance n'est pas si inhabituelle si l'on considère que sur les cent cinquante-sept hommes qui n'ont pu s'échapper du bateau de Roberts et ont été capturés ou tués à bord, quarante-cinq sont noirs – probablement ni des pirates ni des esclaves, mais des « marins noirs, plus communément appelés grémetes », des marins africains indépendants venant principalement de la Sierra Leone et qui auraient rejoint les pirates « contre un modeste salaire ». ²⁶

Nous voyons là comment ces relations ont pu s'établir et comment l'héritage des pirates a pu être disséminé, même après la défaite du bateau de Roberts. Les « nègres » capturés, issus de cet équipage, continueront à se mutiner à cause des mauvaises conditions et des « repas réduits » que leur propose la Navy. « Beaucoup d'entre eux ont longtemps vécu comme des pirates », ce qui signifie bien évidemment pour eux qu'ils ont connu plus de liberté et une meilleure nourriture. ²⁷

Devenir indigène

En 1677, Lionel Wafer, un chirurgien français, rejoint un équipage de boucaniers dans les Caraïbes. Au retour d'un voyage aux Indes Orientales, victime d'un accident, il est obligé de se rétablir dans un village indien dont il adopte finalement les coutumes locales. Voici la description qu'il fait de ses retrouvailles avec des marins anglais revenant quelques temps plus tard au village :

« J'étais assis, les jambes croisées, parmi les Indiens. Selon leurs coutumes, j'étais peint comme eux, avec pour seul vêtement un pagne, et mon anneau de nez pendant au-dessus de ma bouche. Ce n'est qu'après une bonne heure qu'un membre de l'équipage, en me regardant de plus près, va s'écrier, "Mais c'est notre médecin", avant que tous ne fêtent nos retrouvailles. »²⁸

Ce genre d'abandon de la « civilisation » pour le mode de vie indigène n'est pas toujours accidentel. Les boucaniers des Caraïbes tirent leur nom du *boucan*, une technique de fumage de la viande qu'ils tiennent des indiens Arawak. A l'origine, les boucaniers occupent des terres sur l'île d'Hispaniola qui appartient à l'Espagne (aujourd'hui Haïti et la République Dominicaine). Ils se

tourneront vers la piraterie lorsque les Espagnols tenteront de les en évincer. Sur Hispaniola, ils vivent de la même façon que les indigènes qui les ont précédés. Ce « mode de vie marron » est clairement identifié à la piraterie. Hormis les boucaniers d'Hispaniola et Tortuga, le principal autre groupe d'Européens marginaux installés au Nouveau Monde est celui des bûcherons de la Baie de Campeche (aujourd'hui Honduras et Belize), une « bande d'ivrognes insolents » considérée par la plupart des observateurs comme interchangeable avec les pirates. Ils ont consciemment choisi un mode de vie sans accumulation de richesses, dans des villages communautaires indépendants, à la périphérie du monde.²⁹

Les relations des pirates avec les indigènes qu'ils rencontrent sont variables. Certains pirates en font des esclaves, les forçant au travail, enlevant les femmes et volant tout ce qui les intéresse. En revanche, d'autres pirates s'installent et se marient – intégrant la société indigène. C'est plus particulièrement à Madagascar, où les pirates se mêlent à la population, que se développe « une race de mulâtre à la peau sombre ». Les contacts et les échanges culturels entre pirates, marins et Africains amènent des similarités évidentes entre les chansons de marins et les chants africains. En 1743, plusieurs marins passent en cour martiale pour avoir chanté un « chant nègre ». Ce genre de rapprochement se fait dans les deux directions et n'est pas aussi rare qu'on pourrait le croire. Un pirate du nom de William May, établi sur l'île de Johanna à Madagascar, est très surpris lorsqu'un

des « nègres » s'adresse à lui dans un excellent anglais. Il apprend que l'homme a été enlevé de son île par un navire anglais et qu'il a vécu un moment à Bethnal Green, à Londres, avant de revenir chez lui. Le nouvel ami de May lui évite d'être capturé par les Anglais qui veulent l'amener à Bombay pour y être pendu.³⁰

Il existe une image classique de ce que l'on pourrait nommer « l'idéologie pirate » considérant que les pirates se prennent pour des rois libres, pour des empereurs individuels autonomes. Ceci est dû en partie au rêve de richesse – Henry Avery est idolâtré pour l'énorme fortune qu'il a pillée ; certains pensent même qu'il a bâti son propre royaume pirate. Mais un autre pirate a connu une histoire encore plus édifiante. Esclave en Martinique, Abraham Samuel, « Tolinor Rex », est devenu le roi de Fort Dauphin. Samuel est un esclave en fuite lorsqu'il rejoint l'équipage du navire pirate *John & Rebecca*. Il en devient le second. En 1696, les pirates s'emparent d'un important butin et décident de se retirer en s'établissant à Madagascar. Samuel se retrouve alors à Fort Dauphin, une colonie française abandonnée. Là, la princesse locale l'identifie comme étant l'enfant qu'elle a eu d'un Français durant l'occupation de la colonie. Samuel se retrouve soudainement l'héritier du trône vacant de ce royaume. Même lorsque les négriers et les marchands viendront en masse pour commercer avec le « Roi Samuel », celui-ci gardera de la sympathie pour ses camarades pirates, les autorisant, en les assistant même si nécessaire, à piller des navires marchands venus pour

commercer avec lui. Un certain nombre de personnages semblables, peut-être moins flamboyants, ont existé dans les ports et les rades de Madagascar – des pirates ou des négriers, devenus des chefs locaux à la tête d'armées privées d'au moins cinq cents hommes.³¹

Sexe, drogues & Rock'n'Roll

Les pirates semblent s'être beaucoup plus amusés que leurs pauvres camarades des navires de guerre ou de commerce. Ils ont sûrement connu quelques fêtes sauvages. En 1669, près des côtes d'Hispaniola, des boucaniers d'Henry Morgan font sauter leur propre navire lors d'une fête particulièrement tapageuse. Comme toute bonne fête pirate, celle-ci comporte des fusillades d'ivrognes avec les armes du bord. Il est probable qu'ils ont mit le feu à la poudre contenue dans la soute du navire, provoquant sa destruction. Lors de certains voyages, l'alcool « coule à flots ». Pour beaucoup de matelots, la promesse de rhum à volonté n'est pas étrangère à leur décision de quitter la marine marchande pour devenir pirate. Cette profusion d'alcool se retourne parfois contre eux. Ainsi, un groupe de pirates met trois jours pour capturer un navire parce qu'il n'y a jamais assez d'hommes à jeûn disponibles. En général, les marins détestent les voyages sans alcool : il faut dire que sous les tropiques, l'eau tend à accueillir des bestioles qu'il faut filtrer avec les dents.³²

Une fête pirate n'est pas digne de ce nom sans musique. Les pirates sont renommés pour leur amour de

la musique et ils engagent souvent des musiciens pour la durée du voyage. Durant le jugement de l'équipage de « Black Bart » Bartholomew Roberts en 1722, deux hommes sont acquittés parce qu'ils sont de simples musiciens. Les pirates semblent avoir utilisé la musique lors des batailles, comme le déclare l'un des deux hommes, James White, qui précise que « son travail consistait à faire de la musique à la poupe au moment de l'action ».³³

Pour certains hommes, la liberté que la piraterie offre au contraire des contraintes du monde qu'ils viennent de quitter s'étend à la sexualité. La société européenne des XVII^e et XVIII^e siècles est profondément anti-homosexuelle. La Royal Navy mène régulièrement des campagnes anti-sodomie sur les navires à bord desquels les hommes sont confinés pour des années. Sur les navires de guerre et de commerce, on considère la sexualité incompatible avec le travail et la discipline à bord, ainsi que le précise le ministre John Flavel en écrivant au commerçant John Lovering au sujet des marins : « La mort de leurs désirs est le meilleur moyen pour donner vie à votre commerce. » Dans *Sodomy and the Pirate's Tradition*, B. R. Burg suggère que la grande majorité des pirates sont homosexuels, et que même s'il n'existe pas beaucoup de preuves pour soutenir cette théorie, il est clair qu'une colonie pirate est l'endroit le plus sûr, si l'on veut abonder dans ce sens. D'ailleurs, certains boucaniers d'Hispaniola et de Tortuga vivent dans une sorte d'union homosexuelle connue sous le nom de *matelotage* (qui vient du français « matelot » et pour-

rait bien être la racine du mot anglais « mate » qui signifie compagnon), mettant en commun ce qu'ils possèdent, le survivant héritant alors de la part de son compagnon. Même lorsque les femmes rejoignent les boucaniers, le *matelotage* continue, un matelot partageant alors sa femme avec son partenaire. Louis Le Golif, dans ses *Mémoires d'un Boucanier*, se plaint de l'homosexualité à Tortuga, où il a dû s'engager dans deux duels afin de tenir à distance deux prétendants plein d'ardeur. Finalement, le Gouverneur français de Tortuga fait venir des centaines de prostituées dans l'espoir de détourner les boucaniers de leurs pratiques. Le capitaine pirate Robert Culliford a un « grand associé », John Swann, avec lequel il vit. Certains pirates achètent de « beaux garçons » pour en faire leurs compagnons. Et si on rapporte que, sur un navire pirate, un jeune homme qui a reconnu avoir eu une relation homosexuelle est mis aux fers et maltraité, il semble qu'il s'agisse là d'une exception. Il est également significatif que dans aucun règlement pirate on ne trouve d'articles contre l'homosexualité.³⁴

Femmes Pirates

La vie de liberté sous le drapeau noir, le *Jolly Roger*, s'étend à un autre groupe surprenant de voleurs des mers : les femmes pirates. Il n'est pas si rare de voir des femmes en mer aux XVII^e et XVIII^e siècles. Il existe une tradition bien établie de femmes s'étant travesties pour trouver fortune ou bien pour suivre leurs maris ou leurs amants en mer. Bien sûr, les seules femmes que nous connaissons dans ces cas sont celles qui sont prises et exposées. Leurs sœurs plus chanceuses naviguent dans l'anonymat. Même dans ce cas, il semble que les femmes à bord des bateaux pirates soient peu nombreuses. Ce qui, par ironie, contribuera à la chute des pirates – il sera relativement facile pour l'Etat d'écraser la communauté pirate parce que celle-ci est largement dispersée et fondamentalement fragile ; les pirates ont du mal à avoir une descendance ou à se développer. En comparaison, les pirates des mers de la Chine du Sud, qui seront plus chanceux et dureront plus longtemps, sont organisés en groupes familiaux rassemblant sur les navires hommes, femmes et enfants – de sorte qu'il y aura toujours une nouvelle génération de pirates parée à l'abordage.³⁵

Comme les pirates qui, en général, se définissent en opposition aux relations sociales du capitalisme émergent des XVII^e et XVIII^e siècles, certaines femmes trouvent dans la piraterie une façon de se rebeller contre l'émergence des rôles suivant le sexe. Par exemple, Charlotte de Berry, née en Angleterre en 1636, suit son mari dans la marine de guerre, déguisée en homme. Lorsqu'elle est emmenée de force sur un vaisseau à destination de l'Afrique, elle dirige une mutinerie contre le capitaine qui l'a agressée et lui tranche la tête avec un couteau. Elle devient alors capitaine pirate, son navire croisant la côte africaine pour capturer des bateaux chargés d'or. Il existe également d'autres femmes pirates moins chanceuses : en 1726, les autorités de Virginie jugent Mary Harley (ou Harvey) et trois hommes pour piraterie. Les trois hommes sont condamnés à la pendaison mais Harley est libérée. Thomas, le mari de Mary, un pirate également, semble avoir échappé à la capture. Mary et son compagnon avaient été déportés vers les colonies une année auparavant. Trois ans plus tard, en 1729, une autre déportée est jugée pour piraterie dans la colonie de Virginie. Les six membres d'un gang pirate, dont Mary Crickett (ou Crichtett), sont condamnés à la pendaison. Elle avait été déportée en Virginie en 1728, en compagnie d'Edmund Williams, le chef de ce gang.³⁶

Les femmes pirates au sujet desquelles nous en savons le plus sont Anne Bonny et Mary Read. Mary Read est une enfant illégitime, élevée comme un garçon par sa mère afin de la faire passer pour son fils légitime parmi

sa famille. Elle doit s'endurcir pour faire face à une vie difficile et, adolescente, elle est déjà « audacieuse et forte ». Mary semble apprécier son identité masculine et elle s'engage comme marin sur un navire de guerre, puis comme soldat anglais lors de la guerre des Flandres. A la fin de la guerre, elle rejoint un navire hollandais à destination des Indes Occidentales. Lorsque son navire est capturé par l'équipage pirate de « Calico » Jack Rackham et Anne Bonny, elle décide de tenter sa chance avec les pirates. Il semble qu'elle aime cette vie et elle tombe bientôt amoureuse d'un des membres de l'équipage. Son amant ayant un contentieux avec un autre pirate et devant le régler selon leur tradition, c'est-à-dire « à l'épée et au pistolet », on raconte que Mary le sauve en combattant et en tuant son adversaire avec un couteau, après l'avoir provoqué, deux heures avant le duel.³⁷

Anne Bonny naît en Irlande, enfant illégitime d'une servante. Elle grandit déguisée en garçon, son père prétendant qu'elle est l'enfant d'un parent qui lui en a confié la garde. Il l'emmène bientôt à Charleston, en Caroline du Sud, où il n'est plus nécessaire de dissimuler son identité. Annie devient une femme « robuste » au « tempérament fougueux et courageux ». Ainsi, « un jour où l'un de ses jeunes camarades voulut coucher avec elle contre sa volonté, elle le frappa si durement qu'il resta longtemps alité suite à cela. » Elle s'enfuit vers les Caraïbes où elle tombe amoureuse d'un capitaine pirate nommé « Calico » Jack Rackham (appelé ainsi à cause de ses vêtements exotiques et colorés). Anne et « Calico »

Jack, «découvrant qu'ils ne pouvaient jouir librement de la compagnie de l'autre par des moyens honnêtes, décidèrent de s'enfuir ensemble, et de jouir au détriment du monde entier». Ils dérobent un navire dans un port et, durant plusieurs années, Bonny seconde Rackham, tout en étant son amante, à la tête d'un équipage (dont fera bientôt partie Mary Read) qui effectue des raids dans les Caraïbes et les eaux côtières de l'Amérique.³⁸

Un des témoins à leur procès, une femme du nom de Dorothy Thomas, faite prisonnière par les pirates, affirme que les femmes «portaient des vestes d'hommes, et des pantalons longs, et des foulards noués autour de la tête, et que chacune d'entre elles avait une machette et un pistolet en main». En dépit du fait que Read et Bonny portent des vêtements d'hommes, leur prisonnière ne s'y trompe pas : pour elle, «la raison pour laquelle elle sut qu'il s'agissait de femmes, c'était la grosseur de leurs seins».

Les autres prisonniers capturés par les pirates racontent que Bonny et Read «étaient toutes deux très dévergondées, ne cessant de jurer, et toujours prêtes et désireuses de faire tout à bord». Les deux femmes semblent avoir exercé un certain leadership. Par exemple, elles font partie du groupe désigné pour s'occuper de l'abordage – un rôle confié aux membres les plus courageux et les plus respectés de l'équipage. Lorsque les pirates «apercevaient un navire, le traquaient ou l'attaquaient», les deux femmes «portaient des vêtements d'hommes». En toutes autres occasions, «elles portaient des vêtements de femmes».³⁹

Rackham, Bonny et Read sont capturés en Jamaïque, en 1720, par un sloop britannique. L'ensemble de l'équipage est ivre (un fait banal) et caché dans la cale. Un seul d'entre eux, hormis Read et Bonny, a le courage de se défendre. Ecœurée, Mary Read fait feu en direction de la cale «tuant un homme d'équipage et en blessant plusieurs autres». Dix-huit hommes d'équipage sont déjà jugés et condamnés à la pendaison lorsque les femmes arrivent au tribunal. Trois d'entre eux, dont Rackham, seront pendus plus tard à des emplacements de choix afin de servir d'instruction morale et d'«exemple public» aux marins qui passeraient à côté de leurs corps en décomposition. Cependant, Mary Read insiste sur le fait que les «hommes de courage» – comme elle – ne craignent pas la mort. Le courage est la vertu principale des pirates – car seul le courage leur permet d'assurer leur survie. «Calico» Jack Rackham passe du rang de second à celui de capitaine lorsque le capitaine en charge, Charles Vane, est destitué par son équipage pour lâcheté. C'est pourquoi Rackham connaît une fin piteuse, lorsqu'il s'entend dire par Anne Bonny, avant d'être pendu, que «s'il s'était battu comme un homme, il n'aurait pas été pendu comme un chien». Bonny et Read échappent toutes deux à l'exécution car elle «plaident durant leur grossesse et demandent à ce que l'exécution soit reportée».⁴⁰

Misson et Libertalia

La plus célèbre utopie pirate est celle du capitaine Misson et de son équipage, qui fondent Libertalia, une communauté consciente, utopique et sans loi, au nord de Madagascar au XVIII^e siècle.⁴¹

Misson est français, natif de Provence. C'est lorsqu'il se retrouve à Rome, après avoir quitté le vaisseau de guerre français *La Victoire*, qu'il perd sa foi, dégoûté par la décadence de la Cour Papale. A Rome, il rencontre Caraccioli, un « prêtre défroqué » qui décide d'embarquer avec lui sur *La Victoire*. Dans ces longs voyages, Caraccioli convertit progressivement Misson et une grande partie de l'équipage à une sorte de communisme athée :

« [...] il s'attaqua à la question politique, et montra à ses auditeurs que tout homme né libre avait droit au minimum indispensable pour vivre, autant qu'à l'air qui lui permettait de respirer. [...] L'immense différence qui existait entre l'homme qui se vautrait dans le luxe et celui qui se voyait plongé dans la misère la plus noire résultait seulement de l'avarice et de l'ambition pour une part, d'une sujétion misérable pour l'autre. »

S'embarquant par nécessité pour une carrière dans la piraterie, l'équipage de *La Victoire*, fort de deux cents

hommes, désigne Misson comme capitaine. Les hommes collectivisent les richesses du vaisseau, décidant que « tout deviendrait commun ». Les décisions sont soumises au « vote de toute la compagnie ». Ils se mettent alors en route suivant cette nouvelle « vie de liberté ». Le long des côtes africaines, ils capturent un vaisseau négrier hollandais. Les esclaves sont libérés et emmenés à bord de *La Victoire*, Misson déclarant que « le commerce de gens de notre espèce ne saurait jamais trouver grâce aux yeux de la Justice divine : qu'aucun homme n'a le pouvoir de liberté sur un autre » et qu'« il n'a pas libéré son cou des entraves de l'esclavage, et affirmé sa propre liberté pour asservir les autres ». A chaque combat, l'équipage se renforce de nouvelles recrues françaises, anglaises et hollandaises, ainsi que d'esclaves africains libérés.

Alors qu'il navigue au large des côtes de Madagascar, Misson découvre une crique parfaite, située dans un territoire au sol fertile, à l'eau claire et dont les habitants sont amicaux. C'est là que les pirates établissent Libertalia, renonçant à leurs nationalités d'Anglais, de Français, de Hollandais ou d'Africains pour devenir des *Liberi*. Ils créent leur propre langue, un mélange polyglotte de dialectes africains combinés au français, à l'anglais, au hollandais, au portugais et à la langue des indigènes de Madagascar. Peu après avoir commencé à travailler à l'implantation de la colonie, la *Victoire* croise le pirate Thomas Tew, qui décide de les accompagner à Libertalia. Ce genre de colonie n'est pas une idée nouvelle pour Tew : il a perdu son second et vingt-trois membres d'é-

quipages en tentant de s'établir un peu plus loin sur la côte malgache. Les *Liberi* – «les Ennemis de l'Esclavage» – décident d'augmenter leur nombre en capturant un autre navire négrier. Le long des côtes de l'Angola, Tew et son équipage capturent un négrier anglais avec deux cent quarante hommes, femmes et enfants dans ses cales. Les membres d'équipage africains retrouvent parmi les esclaves des amis et des parents, qu'ils délivrent de leurs entraves, les traitant avec l'honneur dû à leur nouvelle vie de liberté.

Les pirates deviennent fermiers, gérant la terre en commun – «aucune haie ne délimitant la propriété d'un homme en particulier». Les butins et l'argent pris en mer sont «mis dans la trésorerie commune, l'argent étant inutile là où tout est commun».

L'Empire contre-attaque : la fin de l'Age d'Or de la piraterie

L'Age d'Or de la piraterie euro-américaine s'étend approximativement de 1650 à 1725, avec son apogée aux alentours de 1720. Ce sont des conditions et des circonstances bien particulières qui ont amené cette période glorieuse dans les hautes mers. Cette période débute par l'émergence des boucaniers sur les îles Caraïbes d'Hispaniola et Tortuga. Durant la majeure partie de cette période, la piraterie est centrée autour des Caraïbes, et ce pour d'excellentes raisons. Les îles Caraïbes offrent d'innombrables cachettes, des criques secrètes et des îles inexplorées ; des endroits où les pirates peuvent trouver de l'eau et des provisions, se reposer et attendre. L'endroit est parfait : situé sur la route empruntée par des flottes de navires lourdement chargés de trésors retournant vers l'Espagne ou le Portugal et venant d'Amérique du Sud, la mer des Caraïbes est réellement impossible à contrôler pour les marines de guerre, et la plupart des îles sont inhabitées et n'appartiennent à personne. Tout cela favorise l'implantation d'un paradis de la flibuste.

En 1700, une nouvelle loi est introduite, autorisant le jugement et l'exécution rapide des pirates où qu'ils se trouvent. Avant l'apparition de cette loi, ils devaient être ramenés à Londres pour y être jugés et exécutés à Wapping, à marée basse. La «Loi pour la suppression la plus efficace de la piraterie» permet également de renforcer l'usage de la peine de mort. Elle offre des récompenses pour toute résistance aux attaques pirates. Mais, le plus important, c'est qu'elle remplace le jugement rendu par des jurés par celui rendu par une cour spéciale d'officiers de la marine de guerre. Le fameux Capitaine Kidd est l'une des premières victimes de cette nouvelle loi – l'introduction de celle-ci est d'ailleurs accélérée afin de pouvoir lui être appliquée. Il est pendu à l'*Execution Dock* de Wapping et son corps, exposé dans une cage, est recouvert de goudron pour mieux le conserver et, ainsi, inspirer la «terreur à tous ceux qui le verraient» depuis Tilbury Point. Son cadavre noirci et en décomposition doit servir d'avertissement clair concernant les risques que les marins encourent en résistant à la discipline du travail.⁴²

Le cas de Kidd est plutôt une exception puisqu'il est exécuté à Londres. En effet, après 1700 et grâce à cette nouvelle loi, la guerre contre les pirates peut se mettre en place dans les périphéries de l'Empire britannique. Il ne s'agit plus dès lors d'un ou deux cadavres qui pendent aux gibets des lignes de marées, mais parfois de vingt ou trente d'un coup. En 1722, lors d'une affaire particulièrement significative, l'Amirauté britannique

juge cent soixante-neuf pirates de l'équipage de Bartholomew Roberts et en exécute cinquante-deux à Cape Coast Castle, sur la côte de Guinée. Les soixante-douze Africains qui se trouvaient à bord, qu'ils soient libres ou non, sont vendus comme esclaves, alors que certains venaient de s'affranchir peu de temps auparavant.⁴³

C'est la disparition des conditions exceptionnellement favorables de l'Age d'Or de la piraterie qui met un terme au règne des pirates. Le développement du capital au xvii^e siècle favorise l'émergence de l'Etat, renforcé par les guerres impériales qui ruinent le globe à partir de 1688. Mener à bien ces vastes campagnes de guerres nécessite un développement important du pouvoir de l'Etat. Lorsqu'en 1713, le Traité d'Utrecht met fin à la guerre entre les nations européennes, la capacité de l'Etat à contrôler la piraterie va massivement se développer. La fin de la guerre permet également aux navires de combat de se concentrer sur la chasse aux pirates mais aussi d'accroître considérablement les intérêts commerciaux britanniques dans les Caraïbes, ce qui fournit encore plus de motivations à accomplir tous ces efforts. Les colonies doivent bien tenir compte du fait que le nouvel Etat, encore plus puissant, consolide son monopole de violence. Bien longtemps après que ce ne soit devenu intolérable en Angleterre, la pratique de traiter avec les pirates et d'investir dans leurs voyages est encore monnaie courante dans les colonies. Cette situation va se régler par une extension du pouvoir d'Etat de la mère patrie qui va renforcer la dis-

cipline dans les colonies. Le début de la fin est marqué par le retour à la Jamaïque de l'ancien boucanier Sir Henry Morgan. Il y est nommé gouverneur et a pour ordre de détruire au plus vite les pirates. Les patrouilles navales les font sortir de leurs repaires et permettent l'élimination des chefs par des pendaisons massives. Fondamentalement, la guerre des pirates contre le commerce est devenue trop fructueuse pour être tolérée : l'Etat les combat donc pour permettre au commerce de s'effectuer librement et au capital de s'accumuler, apportant ainsi la richesse aux marchands et des rentes à l'Etat.⁴⁴

Si nous voulons rechercher les héritiers de la piraterie libertaire de cet Age d'Or, il ne faut pas seulement regarder du côté des pirates plus récents, mais plutôt voir de quelle façon la piraterie marquera la lutte des classes atlantique. Tout comme l'élan initial de la piraterie des XVII^e et XVIII^e siècles est issu de mouvements radicaux originaires de la terre ferme, tel celui des *Levellers*, le courant d'idées et de pratiques qui a circulé dans l'Atlantique, émergera en des endroits parfois surprenants. En 1748, une mutinerie éclate à bord du *HMS Chesterfield*, près de Cape Coast Castle, le long de la côte africaine. L'un des meneurs – John Place – connaît l'endroit : il fait partie de ceux qui ont été capturés avec Bartholomew Roberts en 1722. Ce sont les 'vieux loups' comme John Place qui ont su faire vivre la tradition pirate et ont assuré la continuité de leurs idées et pratiques. Les mutins comptent sur la tradition

pirate « pour installer une colonie ». Le terme anglais « to strike » (faire grève) vient des mutineries, et plus particulièrement des « Grandes Mutineries » de Spithead et de Nore en 1797, lorsque les marins abaissèrent (« strike ») les voiles afin de perturber le flot incessant du commerce ainsi que la machine de guerre étatique. Ces marins anglais, irlandais et africains établissent leur propre « conseil » et une « démocratie de bord » et certains parlent même d'établir une « Nouvelle Colonie » en Amérique ou à Madagascar.⁴⁵

Les pirates ont prospéré grâce à un vide dans le pouvoir à un moment de bouleversements et de guerres qui ont permis la liberté de vivre véritablement en dehors des lois. Le retour de la paix marque une extension du contrôle et l'achèvement des possibilités de l'autonomie pirate. Cela n'est guère surprenant lorsqu'on considère que les périodes de guerres et de troubles ont souvent favorisé l'éclosion d'expériences révolutionnaires, d'enclaves, de communes et d'anarchies. Des pirates des XVII^e et XVIII^e siècles durant la Première Guerre mondiale, en passant par la Commune de Paris qui a fait suite à la guerre franco-prussienne, les communes des *Diggers* pendant la Guerre Civile anglaise et les paysans makhnovistes en Ukraine pendant la Révolution russe, on constate que c'est souvent lors d'étapes transitoires que les expériences de la liberté peuvent trouver l'espace pour s'épanouir.

Le Drapeau noir

« Pourquoi notre drapeau est-il noir ? Le noir, c'est l'ombre de la négation. Le drapeau noir est la négation de tous les drapeaux. C'est la négation de toute nationalité qui dresse la race humaine contre elle-même et nie l'unité de l'humanité. Le noir exprime la colère et l'indignation face à tous les crimes perpétrés contre l'humanité au nom de l'allégeance à un État ou à un autre. »⁴⁶

Nous savons tous que les pirates arborent le *Jolly Roger* – le drapeau à tête de mort. Le nom *Jolly Roger* doit probablement être une anglicisation du français « Joli Rouge » – le drapeau rouge, le drapeau « de sang » qu'utilisaient auparavant les pirates. Le drapeau rouge est largement reconnu comme le symbole international de la révolution prolétarienne et de la révolte, et le drapeau noir, historiquement, est celui du mouvement anarchiste. (Ces deux couleurs combinées sont celles des drapeaux anarcho-communistes de la Révolution espagnole de 1936.)⁴⁷

La première fois que le drapeau noir est utilisé par les anarchistes ou lors d'une révolte ouvrière semble être lors de la participation de Louise Michel à une émeute

de chômeurs où sont pillées des boulangeries, le 9 mars 1883. Cependant, on rapporte qu'elle a arboré un drapeau à tête de mort douze ans auparavant, en 1871, lorsqu'elle mène un bataillon de femmes pendant l'insurrection de la Commune de Paris. On trouve même lors de ces événements un journal quotidien nommé *Le Pirate*.⁴⁸

En juin 1780, lorsque les prisons de Londres sont ouvertes et les prisonniers libérés pendant les « Emeutes de Gordon », un témoin rapporte : « Un géant a été aperçu sur une charrette, agitant un immense drapeau noir et rouge, comme le porteur d'étendard d'une armée d'opposition. » Le nom de cet homme est James Jackson et il pousse la foule à détruire la principale prison de Londres en criant « Ohé ! pour Newgate ! » L'utilisation de ce « ohé ! » suggère que Jackson aurait pu être un marin – les marins ont toujours constitué la section la plus militante de la classe ouvrière, auquel cas ce drapeau noir et rouge servant d'appel à la liberté dans les rues de Londres aurait pu avoir des liens directs avec les drapeaux qu'utilisaient les pirates Caraïbes plusieurs années auparavant. Ceci précède considérablement Louise Michel et nous ramène presque aux beaux jours des pirates.⁴⁹

Le drapeau noir et rouge flotte encore dans les îles Caraïbes en 1791. A la suite d'une énorme révolte d'esclaves, une partie de l'ancien bastion pirate d'Hispaniola prend le nom amérindien d'*Haïti* et devient ainsi la première république noire indépendante au monde. Menés par Toussaint Louverture, les rebelles écrasent les forces de trois Empires pour gagner leur liberté. Le

drapeau rouge et noir d’Haïti devient la bannière de la liberté pour les noirs du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, et plus particulièrement pour ces marins qui, revenant de Haïti, deviennent des Haïtiens en arborant le drapeau rouge et noir. Les esclaves américains à bord des navires de guerre et de commerce qui parviennent à s’en échapper trouvent refuge à Haïti.⁵⁰

On connaît l’histoire de William Davidson : « lors d’une manifestation, il protégea le drapeau noir orné d’une tête de mort et d’os croisés, sur lequel était écrit “Mourons comme des Hommes, ne nous laissons pas acheter comme des Esclaves” ». Davidson était un noir, né en 1786 et exécuté en 1820. Il était né à Kingston en Jamaïque – autrefois qualifiée de « plus vile cité de la terre » et capitale pirate notoire. Il avait passé trois années en mer, avait été syndicaliste, avait lu Tom Paine et, pour beaucoup, il était en relation avec Toussaint Louverture et la révolution haïtienne.

Il fut finalement exécuté le premier mai 1820, avec d’autres camarades, pour avoir participé à la « conspiration de Cato Street ». Ceci devant servir à mener l’attaque contre Manson House et la Banque d’Angleterre, à se saisir de l’artillerie et à impulser une révolution en Grande-Bretagne !

Soyez fiers alors d’arborer le Jolly Roger !

FIN

Postface de l’éditeur

De la piraterie à Marx

Au XIX^e siècle, l’utopie pirate ne survivra pas à l’industrialisation et à la conquête complète du monde par le capitalisme triomphant. Comment résister face aux bateaux à la puissance décuplée par les moteurs modernes.

Comment se cacher et créer des réseaux quand les géographes n’ont plus rien à mesurer et à découvrir.

Tout projet utopique devra se transformer et s’adapter à ces nouveaux enjeux, et c’est dans l’histoire du mouvement ouvrier que le XIX^e siècle va trouver un formidable vivier de révoltes, et bientôt de révolutions.

Or, il existe un trait d’union entre ces deux univers, un chaînon manquant énigmatique ! Ce lien est un homme hors du commun : c’est Jean Laffite.

Celui qu’on nomme le « dernier roi des flibustiers » avait, avec son frère, installé en Louisiane une véritable petite république libertaire, à l’embouchure du Mississippi. Son nom : Barataria ! Ce lieu était devenu le dernier refuge des pirates des Caraïbes. La suite est énigmatique. Beaucoup d’historiens affirment que Laffite est mort en 1821, une des hypothèses étant que son décès serait intervenu en mer après qu’il ait aidé des révolutionnaires

mexicains. D'autres, par contre, affirment qu'il aurait simplement disparu et qu'il aurait pris une nouvelle identité, celle de John Lafflin. C'est sous son nouveau nom que le pirate se serait lancé dans des affaires plus respectables, profitant de sa nouvelle richesse accumulée légalement pour financer... la publication du *Manifeste du parti communiste* de Karl Marx et Friedrich Engels aux Etats-Unis ! Il aurait effectué un voyage en Europe d'où il serait revenu avec des textes importants des deux fondateurs du marxisme. Il aurait même fait connaître ces textes à un jeune congressiste dénommé Lincoln !

Mais, bien entendu, il est difficile de faire la part entre la réalité et les fantasmes. Et c'est sans doute chronique dès qu'apparaît à l'horizon le drapeau noir de l'utopie pirate ! **GM**

Les deux principales sources consultées pour rédiger cette note sur Jean Laffite sont *Les tyrans de mer*, pp 157 et 158 et *Pirates and privateers of the Caribbean* de Jenifer Marx, pp 276 et 277. Les références complètes se trouvent dans la bibliographie. Soulignons que l'auteur du dernier livre n'a, à notre connaissance, aucuns liens familiaux avec son célèbre homonyme.

Notes

1. Par exemple, la Compagnie des Indes faillit être mise en déroute par les pirates dans les années 1690. Voir Robert C. Ritchie, *Captain Kidd and the War against the Pirates*, pp 128-134.
2. Larry Law, *Misson and Libertalia*, (London, A Distribution/Dark Star Press, 1991), p. 6.
3. Marcus B. Rediker, *Between the Devil and the Deep Blue Sea: Merchant Seamen, Pirates and the Anglo-American Maine World 1700-1750*, p. 258.
4. Rediker, op. cit., p. 255; Ritchie, op. cit., p. 29, 142.
5. Rediker, op. cit., p. 272 n52, 274: « plus il y avait de pirates capturés et pendus, plus la cruauté des survivants était grande »; Ritchie, op. cit., p. 2.
- 5 bis Ces différentes tendances politiques furent actives lors de la Révolution anglaise de 1640. Issus du peuple, ces groupes tentèrent d'imposer d'autres solutions aux problèmes de leur temps, allant ainsi à l'encontre du courant dominant qui animait la direction de la révolution. En effet, les « Diggers » et autres mouvements radicaux furent les animateurs d'une révolte au sein même de la révolution, ils tentèrent de la rendre plus radicale en tentant d'instaurer la propriété collective, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et une démocratie politique et sociale beaucoup plus large. Pour approfondir la question, on se référera au remarquable livre de Christopher Hill : *Le monde à l'envers, les idées radicales au cours de la révolution anglaise*, Payot, épuisé.
6. Marcus B. Rediker, « Libertalia: The Pirate's Utopia » in David Cordingly (ed.), *Pirates*, p. 123.
- 6 bis « Levellers » est ici le terme anglais pour désigner les « Niveleurs », groupe politique radical lors de la révolution anglaise. Voir à ce sujet *Les Niveleurs, Cromwell et la république*, Julliard, Collection Archive, épuisé.
7. Christopher Hill, « Radical Pirates ? » in *Collected Essays*, Vol. 3, pp 162, 166-9; Peter Lamborn Wilson, « Caliban's Masque: Spiritual Anarchy and the Wild Man in Colonial America » in Sakolsky and Koehline (eds.), *Gone to Croatan: The Origins of North American Dropout Culture* (New York/Edinburgh, Autonomedia/AK Press, 1993) p. 107; Ritchie, op. cit., p. 14-15.
8. Jenifer G. Marx, « Brethren of the Coast » in Cordingly (ed.), *Pirates*, pp 47, 49, 50; Ritchie, op. cit., pp 65, 211, 226.

9. Richard Platt et Tina Chambers (photographe), *Pirate* (Eyewitness Books) (London, Dorling Kindersley, 1995), pp 20, 26-7; Ritchie, op. cit., pp 22-23.
10. Hill, op. cit., pp 169-170.
11. Rediker, *Between the Devil...*, p. 258; Hakim Bey, TAZ: *Zone Autonome Temporaire* (Paris, L'Éclat, 1997) ; voir aussi *L'Art du Chaos* (Paris, Nautilus, 2001).
12. Ritchie, op. cit., pp 65, 117-118.
13. Ibid. pp 42, 234.
14. Daniel Defoe (Captain Charles Johnson), *A General History of the Pyrates*, Edited by Manuel Schonhorn (London, Dent, 1972), p. 211.
15. Ritchie, op. cit., p. 124.
16. Lawrence Osborne, «A Pirate's Progress: How the Maritime Rogue Became a Multiracial Hero», *Lingua Franca Mars* 1998 <<http://www.linguafranca.com/9803/osborne.html>>.
17. Ritchie, op. cit., pp 59, 258, n38 ; Rediker, *Between the Devil...*, p. 264; Defoe, op. cit., pp 212, 308, 343.
18. Rediker, *Between the Devil...*, p. 262.
19. Ritchie, op. cit., pp 87-88, 117; Douglas Botting and the Editors of Time-Life Books, *The Pirates* (Time Life's The Seafarers Series) (Amsterdam, Time Life, 1979), p. 142; Rediker, *Between the Devil...*, p. 278; Defoe, op. cit., p.7.
20. Cordingly, *Life Among the Pirates*, p. 271; Ritchie, op. cit., p. 234; Botting, op. cit., p. 61; Rediker, *Between the Devil...*, pp 269-272.
21. Rediker, *Between the Devil...*, p. 269; Peter Lamborn Wilson, *Utopies Pirates: Corsaires Maures et Renegados* (Paris, Dagorno, 1998).
22. Rediker, *Between the Devil...*, pp 255, 274, 277; Ritchie, op. cit. p. 234; Botting, op. cit., pp 48, 166; Platt and Chambers, op. cit., p. 35.
23. Rediker, *Libertalia...*, pp 133-4; W. Jeffrey Bolster, *Black Jacks: African American Seamen in the Age of Sail* (Harvard University Press, 1997), pp 12-13; Defoe, op. cit., p. 228.
24. Rediker, *Libertalia...*, p. 133; Bolster, op. cit., p. 15.
25. Rediker, *Libertalia...*, pp 133-134, 249 n37; Bolster, op. cit., p. 14; Defoe, op. cit., p. 82.
26. Rediker, *Libertalia...*, pp 134, 249 n42, 250 n44; Bolster, op. cit. , pp 50-51.
27. Rediker, *Libertalia...*, pp 134; Defoe, op. cit., p. 273.
28. Lionel Wafer, *Voyage de Mr Wafer, Où l'on trouve la description de l'Isthme de l'Amérique* (Paris, sans nom d'éditeur, 1723) <<http://www.buccaneer.net/piratebooks.htm>>.
29. Platt and Chambers, op. cit., pp 26-7; Rediker, *Between the Devil...*, p. 146; Cordingly, op. cit., p.7.
30. Defoe, op. cit., p. 131; Ritchie, op. cit., pp 86-7, 104, 118.
31. Ritchie, op. cit., pp 84-85.
32. Ibid., pp 59, 69, 72-73; Cordingly, op. cit., p.64.
33. Cordingly, op. cit., p.115.
34. Ibid., pp 122-125; Marcus B. Rediker, «Liberty beneath the Jolly Roger: The Lives of Anne Bonny and Mary Read, Pirates» in M. Creighton and L. Norling (eds.), *Iron Men, Wooden Women: Gender and Atlantic Seafaring, 1700-1920* (Baltimore, John Hopkins University Press, 1995), p. 9; Ritchie, op. cit., pp 123-124; Marx, op. cit., p. 39.
35. Rediker, *Liberty beneath the Jolly Roger...*, pp 8-11, 233 n26; Defoe, op. cit., p. 212; Platt and Chambers, op. cit., pp 32-33, 62; Rediker, *Between the Devil...*, p. 285 ; Klausmann Ulrike, Marion Meinzerin & Gabriel Khun (trad. Nicholas Levi), *Women Pirates and the Politics of the Jolly Roger*, pp 36-37.
36. Platt and Chambers, op. cit., p. 33; Rediker, *Liberty beneath the Jolly Roger...*, pp 10, 232-233 n24 n25.
37. Rediker, *Liberty beneath the Jolly Roger...*, pp 3-5, 8, 13; Platt and Chambers, op. cit., pp 32-33.
38. Rediker, *Liberty beneath the Jolly Roger...*, pp 5-7, 13-16, 234 n4; Platt and Chambers, op. cit., pp 32-33 ; Defoe, op. cit., pp 623-626.
39. Rediker, *Liberty beneath the Jolly Roger...*, pp 7-8.
40. Ibid., pp 2-3, 5-7, 13-14; Platt and Chambers, op. cit., pp 32, 35; Defoe, op. cit., pp 158-159.
41. Cette histoire est tirée de l'ouvrage du Captain Charles Johnson, *General History of the Robberies and Murders of the most notorious Pyrates*, publié à Londres en 1728, (Defoe, op. cit., pp 383-439), voir aussi *Libertalia, une utopie pirate*, op. cit.
42. Ritchie, op. cit., pp 153-154, 228, 235; Cordingly, op. cit., p.237.
43. Ritchie, op. cit., p. 235; Bolting, op. cit., pp 174-175.
44. Ritchie, op. cit., pp 7, 128, 138, 147-151.
45. Rediker, *Libertalia...*, pp 137-138.
46. Howard J. Ehrlich (ed.), *Reinventing Anarchy, Again* (Edinburgh, AK Press, 1996), p. 31.
47. Cordingly, op. cit., pp 2, 138-143: «Les drapeaux rouges ou 'drapeaux de sang' sont mentionnés aussi souvent que les drapeaux noirs jusqu'à la moitié du dix-huitième siècle»; Ritchie, op. cit., pp 22; Platt and Chambers, op. cit., p. 35.
48. Woodcock, *Anarchism : A History of Libertarian Ideas and Movements* (London, Penguin, 1963), p.284; Jason Wehling, «History of the Black Flag : Why Anarchists fly it. What are its origins?», in *Fifth Estate* (Vol. 32, # 1, Summer 1997), p. 31; *Le Pirate: Journal Quotidien* # 1-4 (1871) in University of Sussex Commune Collection – suite de *Le Corsaire*.
49. John Nicholson, *The Great Library Riot of 1780* (London, Bozo, 1985), pp 44-46.
50. Bolster, op. cit., pp 152-153.

Bibliographie subjective non exhaustive et non définitive sur la piraterie

OUVRAGES GÉNÉRAUX

- Ludwig BÜHNAU, *Histoire des pirates et des corsaires* (Paris, Hachette, 1965).
- David CORDINGLY, *Life Among the Pirates: The Romance and the Reality* (London, Little, Brown & Co., 1995).
- David CORDINGLY (ed.), *Pirates* (London, Salamander, 1996).
- Daniel DEFOE, *Libertalia, une Utopie Pirate* (Paris, Esprit Frappeur, 1998).
- Daniel DEFOE, *Histoire Générale des plus fameux Pyrates*, tome I et II (Paris, Phébus, 1990).
- Christopher HILL, *Liberty Against the Law : Some Seventeenth Century Controversies* (London, Penguin, 1996).
- Christopher HILL, « Radical, pirates ? » in *Collected Essays*, Vol. 3 (Brighton, Harvester, 1986), et in Margaret Jacob et James Jacob (eds.), *The Origins of Anglo-American Radicalism* (London, George Allen and Unwin, 1984).
- Philippe JACQUIN, *Sous le pavillon noir, Pirates et flibustiers*, (Paris, Découverte Gallimard, 1988).

Ulrike KLAUSMANN, Marion MEINZERIN & Gabriel KHUN (trad. Nicholas Levi), *Women Pirates and the Politics of the Jolly Roger* (Montreal, Black roses Book, 1997).

Gilles LAPOUGE, *Les Pirates*, (Paris, Balland, 1969).

Michel LE BRIS, *D'or, de rêves et de sang, l'épopée de la flibuste (1494-1588)*, (Paris, Hachette Pluriel, 2001).

Jenifer MARX, *Pirates and Privateers of the Caribbean*, (Malabar, Florida, Krieger Publishing, 1992).

Sylvie REQUEMORA et Sophie LINON-CHIPON, *Les tyrans de la mer, Pirates, corsaires et flibustiers*, (Paris, Presse de l'université de Paris-Sorbonne, 2002).

Marcus B. REDIKER, *Between the Devil and the Deep blue Sea: Merchant Seamen, Pirates and the Anglo-American Maine World 1700-1750* (Cambridge, Cambridge University Press, 1987).

Marcus B. REDIKER, « Liberty beneath the Jolly Roger: The Lives of Anne Bonny and Mary Read, Pirates » in M. Creighton and L. Norling (eds.), *Iron Men, Wooden Women : Gender and Atlantic Seafaring, 1700-1920* (Baltimore, John Hopkins University Press, 1995).

Robert C. RICHIE, *Captain Kidd and the War against the Pirates* (Cambridge, Massachusetts and London, Harvard University Press, 1986).

Peter Lamborn Wilson, *Utopies Pirates : Corsaires Maures et Renegados* (Paris, Dagorno, 1998).

LES FEMMES PIRATES

Gérard A. JAEGER, *Les amazones des Sept mers*, (Paris, Le félin, 2003).

HÉRITAGE PHILOSOPHIQUE D'UNE PIRATERIE «POLITIQUE»

Hakim BEY, *T.A.Z., Zone autonome temporaire*, (Paris, L'éclat, 2002).

ROMANS

C'est un livre à lui seul qu'il faudrait pour parler des liens qui unissent l'imaginaire pirate et la littérature.

On conseillera cependant l'incontournable *L'île au trésor* de Stenvenson et en particulier dans son édition de poche chez Pocket particulièrement réussie pour son dossier et son appareil critique.

BANDE DESSINÉE

Encore une fois trop de références pour les exploiter toutes ! Mais voici des incontournables ! L'âme de la piraterie n'est jamais bien loin des œuvres d'Hugo Pratt... On lira *Les aventures de Corto Maltese* pour s'en convaincre.

A lire aussi

Christophe BLAIN, *Isaac le Pirate*, (Paris, Dargaud, 2002), 4 tomes.

Table des matières

L'émergence de la piraterie	9
«Un tas de fumier sur lequel l'Angleterre jette ses ordures»	12
Arrgh, Jim Lad !	16
Liberté, Egalité, Fraternité	19
Vengeance	24
Piraterie et esclavage	28
Devenir indigène	32
Sexe, drogues & Rock'n'Roll	36
Femmes pirates	39
Misson et Libertalia	44
L'empire contre-attaque : la fin de l'Age d'Or de la piraterie	47
Le Drapeau noir	52
Postface de l'éditeur	55
Notes	57
Bibliographie subjective non exhaustive et non définitive sur la piraterie	60

